

TROIS CENT SOIXANTE-CINQ

DIMANCHES AU BORD DE L'EAU

Pour une belle journée, ce fut une belle journée. Depuis une quinzaine, un grand soleil d'Afrique évadé de la cale d'un bateau de Nantes avait brillé sur la ville et tous ceux de la cité avaient rêvé d'un dimanche au bord de l'eau. Ils étaient arrivés de bon matin par les bus Nantais ou par les cars Drouin, à pied depuis le pont de Pirmil par le petit chemin des Pas Enchantés, ou bien encore par le train, jusqu'à la gare du haut bourg. Ceux-là avaient bu le premier verre chez Tante Mécanique et Cousine Braguette, les deux sœurs qu'on croisait à la messe du dimanche avec leurs robes extraordinaires et leurs immenses chapeaux fleuris. Puis ils étaient descendus jusqu'aux bords de la Goulaine où Muscadet, le cocher du fiacre, ajoutait à la foule des citadins à casquette les messieurs à chapeau et les dames émoustillées par la promiscuité populaire.

Et la Goulaine les accueillait tous, les employés et les bourgeois, les maraîchers et les commerçants, et même les gars des chantiers au parler métallurgique et

au front populaire. C'était au temps où les ouvriers se prenaient pour Gabin et où les bonnes âmes du bourg craignaient que le nouveau maire ne transforme l'église en porcherie. Pensez donc ! Un maire égorgeur de porcs ! Le vicomte de Brunet avait remisé son fauteuil dans son château et les nouveaux maîtres du bourg collaient leurs fesses sans complexe sur les chaises municipales, laïques et républicaines.

On se bagarrait ferme en ce temps-là. Ça râlait dans les fabriques contre les patrons, et dans les "métings" contre les curés; on s'engueulait souvent, parfois on faisait le coup de poing, mais le dimanche... Le dimanche, c'était une autre affaire ! On allait manger des grenouilles au Restaurant du Pont, chez Constant ou au Rocher.

Des grenouilles, il en passa ce jour-là plus de cinq mille de vie à trépas, des vert-amande et des bleu-sulfate qui grouillaient en croassant et qu'on ramassait à plein sceaux dans les bacs. C'était un temps sans sensiblerie et tout le monde aurait éclaté de rire si un rigolo un peu trop porté sur le muscadet avait prédit qu'à l'aube de l'an deux mille on condamnerait devant les tribunaux une pauvre femme accusée d'avoir écorché une anguille de Loire vivante. Dame, manquerait plus qu'elles ne soient pas vivantes, les anguilles ! Et quand les asticots du cimetière nous rongeront les orteils, on n'ira pas les traîner dans les prétoires !

Ceux qui avaient pris place aux tables sous les tonnelles se léchaient les doigts et saouaient la sauce poulette en attendant le beurre blanc, tandis que les autres, ceux qui étaient arrivés trop tard pour trouver une chaise, s'installaient sur le pré commun pour un pique-nique improvisé à l'épicerie du bord de l'eau. Le patron cavalait des bascules aux fourneaux et les serveuses couraient de la claie aux clients au son du

piano mécanique à deux sous. Toutes les filles étaient jolies, même celles que le travail abîmait la semaine; tous les gars étaient honnêtes, la main sur le cœur. " Pour la vie, je te le jure, jusqu'à la fin du monde, c'est toi, c'est moi, c'est nous !" C'était au temps où la Goulaine se prenait pour la Marne, au temps des déjeuners sur l'herbe et des dimanches au bord de l'eau. Lundi matin était un autre pays.

Au soir, chacun dut pourtant penser à regagner la ville de l'autre côté de la Loire. Les bourgeois remontèrent dans leurs fiacres, les autres dans les bus Nantais et les cars Drouin. Ceux qui partaient à reculons s'attardèrent à la gare, le temps d'un dernier petit verre chez Tante Mécanique et Cousine Braguette, à deux pas des vignes et des planches, à deux pas des rails de la semaine qu'il fallait bien reprendre. Les plus joyeux ou les plus saouls s'attardèrent si longtemps qu'ils durent revenir à pied jusqu'au Pont de Pirmil où le tramway menait à Nantes. Ils avaient si mal aux pieds d'avoir dansé toute la journée qu'ils achetèrent à l'épicerie des chaussons de toile à dix sous pour trouver moins dur le chemin. Ceux-là partirent en chantant par les Pas Enchantés. Du dernier bus bondé, les gars et les filles juchés sur les marchepieds leur lancèrent des encouragements sonores, des rires et des plaisanteries, puis le soir tomba en silence sur la Rivière et sur le bourg.

C'est au port, ce soir-là, à l'heure où le vent chante dans les feuilles des frênes et dans le croassement des grenouilles rescapées de la fête que Marie Beurre Blanc rencontra Jean Nigar. Marie Beurre Blanc servait à table chez

Constant et venait vérifier l'état des balances. On aurait dit qu'il l'attendait, assis par terre, les yeux perdus dans le courant. C'était un beau gars. Marie l'aborda sans façon.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ? Tu n'es pas du bourg, ni des Vallées, ni des champs et je ne t'ai jamais vu à la Rivière. Tu devrais être sur la route de Nantes avec les autres.

— Pas envie, dit l'homme. On est trop bien ici. Là-bas, j'étouffe. Ta journée est finie, viens donc t'asseoir à côté de moi.

Marie vint s'asseoir et écouta l'homme qui racontait sa vie de la ville et ses projets dans la campagne. Elle l'écouta si longtemps qu'il finit par lui prendre la main. Il parlait de la vie aux champs et de la fortune qui se cache dans la terre. Elle l'écoutait en riant.

— Tu me mènes à la "pêche au darin", avec tes histoires de propriétaire, disait-elle pendant qu'il l'embrassait dans le cou. Je ne sais même pas si tu possèdes la casquette que tu portes sur la tête et tu voudrais que je te suive comme ça, la bouche ouverte et les yeux fermés ?

Comme elle fermait les yeux en entrouvrant les lèvres, le garçon poussa son avantage et Marie Beurre Blanc sentit fondre toute sa méfiance comme motte au soleil.

Le lendemain, en étendant les nappes blanches du dimanche entre les peupliers du près, la fille raconta son béguin à ses amies.

— C'est un beau gars de Nantes qui veut vivre chez nous, dit elle. Il prétend que notre pays ressemble au paradis et que si on nous appelle les innocents, c'est parce que nous avons les mains pleines. Il dit qu'il pourrait faire de l'or avec la terre d'ici.

— Et toi, tu l'écoutes, pauvre folle ! lui répondirent ses amies en riant. Tu ferais mieux de penser à ton linge. Regarde ta nappe. Tu l'as rincée quand les vaches venaient boire, elle est pleine de bouse ! Retourne donc la taper à la Goulaine.

Elle essaya bien encore de convaincre ses amies au retour de la rivière. Le jeune homme n'était pas un voyou. La preuve, c'est qu'il lui avait raconté une histoire que le curé disait à la messe, l'histoire d'un maître qui donnait un talent à chacun de ses serviteurs. Le premier le dépensait, le second l'enterrait dans la terre et le troisième l'employait si bien qu'il en avait dix au retour de son patron.

— Fort bien, dirent ses compagnes. Cela prouve que ton galant connaît ses évangiles. Qu'il gagne déjà son premier talent et on verra bien s'il pense encore à toi !

Jean Nigar - c'était le nom du gars - avait passé la nuit au bord de l'eau et tôt le matin, bien avant que les filles ne viennent battre le linge à la Goulaine, il s'était présenté au château d'un Monsieur de Quelque Chose et lui avait proposé ses services. C'était à l'époque des foins. L'affaire fut conclue sans cérémonie. Jamais on n'avait vu dans le pays tâcheron plus rude à la tâche. Toujours ponctuel, sobre comme un chameau, il trimait si fort qu'il fut repris aux moissons et qu'à l'automne, Monsieur de Quelque Chose, qui possédait des terres en abondance, lui confia quelques arpents en

fermage. Marie Beurre Blanc quitta le restaurant pour rejoindre son gars de Nantes. Un fils leur vint au mois de mai. Finis les beaux dimanches au bord de l'eau. Il y avait toujours à faire à la vigne, aux planches et dans les champs, et sur l'Europe toute entière, le bruit des bottes et des canons couvrait le chant des grenouilles.

En quelques semaines, le bourg tripla sa population. Comme naguère les dimanches de printemps, on arrivait de toutes parts mais la fête, hélas, n'était pas au rendez-vous. La guerre qui ravageait le monde avec son cortège de douleur, de pleurs et de malheurs paraissait vouloir épargner le pays. On fusillait à l'aveugle de l'autre côté de la Loire et des familles se réfugièrent au village en si grand nombre qu'on en logea jusque dans les caves et les greniers.

Il fallait bien nourrir tout le monde. Jean trima comme jamais il n'avait trimé. A l'heure heureuse où les allemands repliaient en hâte leurs bagages pour rentrer chez eux, à l'heure où les réfugiés quittaient le bourg en jurant que jamais ils n'oublieraient l'accueil qu'on leur avait réservé, à l'heure où ceux de la Rivière allumaient des lampions et branchaient les pick-up pour célébrer la victoire, - les vieux pianos mécaniques rouillaient dans les granges et l'époque s'annonçait résolument moderne... - Jean Nigar ne cessa pas de travailler. De toutes les drogues, le travail est bien la pire. Ceux qui s'y adonnent y laissent souvent leur peau et ceux qu'on en prive en deviennent fou au point de ne plus savoir qui ils sont ni pourquoi le Bon Dieu les a mis sur la terre.

Jean Nigar exploitait maintenant tant de terrains du Monsieur de Quelque Chose qu'il fallait un cheval pour en faire le tour dans une journée. C'est à

cette époque que la toiture du château commença à prendre l'eau. Le monsieur manquait d'argent pour payer les couvreurs et le vieux jeune homme qui voulait vivre près de la Goulaine fit l'acquisition de ses terres pour une bouchée de bon pain.

— Tu vois, dit Jean à Marie Beurre Blanc en rentrant de chez le notaire où l'acte avait été signé, je ne t'avais pas menti. Me voilà propriétaire.

Marie Beurre Blanc hocha la tête. Son beau gars n'avait même pas tout à fait cinquante ans et ressemblait à un presque vieillard d'avoir tant travaillé sans prendre le temps d'un petit verre à la cave avec les amis, d'un petit tour de bal le dimanche au bord de l'eau.

— C'est vrai, dit-elle. Tu es propriétaire. Mais où est l'or que tu prétendais tirer de la terre ? Tu as fait pousser comme les autres de la vigne et des légumes, tu as fait du lait et du blé pour le pain et c'est très bien. Tu disais que ce pays était un paradis. A voir ta mine fatiguée et tes rides quand tu comptes tes sous, on dirait que tu reviens de l'enfer.

Le bonhomme qui avait des lettres bredouilla quelques vers de la Fontaine en guise d'excuse. " Un trésor est caché dans le champ... Travaillez, prenez de la peine, c'est le fond qui manque le moins..." Comme le laboureur de la fable, il mourut quelques années plus tard, plein de morale et de sagesse inutile, plein d'excellents conseils que son fils s'appliqua à ne pas suivre.

Jean-Marie, fils de Jean Nigar et de Marie Beurre Blanc n'avait aucune intention de se tuer au travail comme son père l'avait fait. Laissant la terre aux innocents, il filait chaque jour à Nantes où il fréquentait de beaux messieurs dans les cafés à la mode. C'était l'époque où les tours poussaient plus vite que les asperges sur les sable de la Loire. Il fallait bien, après la guerre, loger ceux dont les maisons avaient été détruites, ceux qui construisaient les maisons de ceux dont les maisons avaient été détruites, ceux qui remettaient en route les chantiers, ceux qui réparaient les routes et les ponts, ceux qui déblayaient les gravats et ceux qui vidaient les poubelles. Il en venait de partout, de tous les ports du monde et de toutes les couleurs comme au beau temps du commerce triangulaire.

— Ça devient invivable, lâcha un jour un beau monsieur en tirant sur son cigare. Tous ces gens entassés dans leurs boîtes posées les unes par-dessus les autres, quelle promiscuité. De l'air, nom de nom ! Nous voulons de l'air et des arbres !

De l'air et des arbres, Jean-Marie en avait à revendre. Il en parla à ses amis, les beaux messieurs qui avaient gagné beaucoup d'argent en vendant du beurre ou des canons.

Un matin d'automne, au temps des labours, les charrues restèrent sous les granges et quatre D.S. noires se garèrent un matin sur la place de l'église. Quatre hommes sortirent de chacune des voitures. Le premier tenait un cigare, le second déployait des plans, le troisième alignait des chiffres et le quatrième portait les serviettes des trois premiers. Le jeune Nigar guida son petit monde par les rues du bourg. Il leur montra les arbres et leur fit respirer l'air du pays. Il les mena même jusqu'à la Goulaine comme on

mène les bêtes à boire. Et tous ces messieurs avaient grand-soif. Ils avaient soif de projets, d'investissements et de beaux rapports. Ils croyaient plus à la parabole des talents qu'aux fables de La Fontaine et Jean-Marie comprit que son père n'avait pas menti quand il avait promis à sa mère de tirer de l'or de la terre d'ici.

Un mois plus tard, vinrent les pelles mécaniques et les bulldozers qui rasèrent les vignes et les planches et tracèrent des routes entre les champs du père. La route la plus longue prit le nom de son ancien propriétaire, - aujourd'hui rue de la Jarnigarnière. Vinrent ensuite les grues et les camions, les briques et le ciment, les tuiles et les charpentes. Jean-Marie menait grand train. Le bruit courut bientôt chez les maraîchers et les vigneronns que le petit Nigar avait trouvé la graine nouvelle qui assurerait la prospérité du pays. Chacun voulut planter de la graine de parpaing. Le temps était venu des innocents aux mains pleines.

Pendant vingt ans, ce fut de la folie. Les champs, les bois et les près se couvrirent de maisons. Il en avait de superbes pour les riches bourgeois qui venaient autrefois en fiacre manger les cuisses de grenouilles et goûter le beurre blanc; il y en avait de cossues pour les fils de ceux qui naguère venaient par les bus Nantais, les cars Drouin ou le chemin de fer. Il y en eut même de tout à fait modestes qu'on bâtit sur le près commun où pique-niquaient autrefois ceux qui n'avaient pas trouvé de place aux tables des tonnelles. On alla même jusqu'à en construire quelques unes sur des terres qui appartenaient à la Loire et que l'hiver rendait naguère aux anguilles, aux sandres et aux brochets. Pour protéger celles-ci des eaux, on monta des buttes et on érigea des digues.

Comme on avait bien compris que l'air et les arbres faisaient le prix du pays aux portes de la grande ville, on prit soin de conserver beaucoup d'arbres et beaucoup d'espace pour que le vent continue à souffler dans les feuilles des frênes.

Comme chacun voulait être chez soi, on entoura les maisons de haies doublées de murs de ciment, les lotissements de routes circulaires, et bientôt toute la commune d'une barrière de voies rapides où les moteurs des voitures firent écran au bruit des motogodilles rentrant au port. On construisit des écoles pour les enfants et un lycée pour les jeunes. On évita soigneusement les grandes tours qui défigurent le paysage et font si peur à voir, le soir aux informations de la télévision quand on voudrait nous faire croire que ces gens-là, monsieur, ne pensent à rien que brûler les voitures et enfoncer les vitrines des supermarchés à coup de battes de base-ball.

On était entre soi, entre gens biens, domaine privé, accès réservé aux riverains, chien méchant et espace vert privatif. La porte est étroite qui mène au paradis, trois cent soixante-cinq dimanches au bord de l'eau.

Au bord de l'eau ? Quelle eau, se demanda alors Marie Beurre Blanc.

C'était à présent une vieille femme pleine de rides dans un appartement de la résidence toute neuve du Moulin de Soline. Son grand fils était si occupé à bâtir son palais du côté du Bois Brûlé, avec piscine en sous-sol, jacuzzi, salle de gymnastique et sauna Finlandais, qu'il venait rarement lui rendre visite. Marie Beurre Blanc vivait avec ses souvenirs.

C'était en juin, à la veille de l'été. La journée avait été brûlante, comme le jour de sa rencontre avec le jeune gars de Nantes qui voulait vivre près de la Goulaine. Vers huit heures, trois coups de tonnerre avaient apporté un peu de fraîcheur avec quelques gouttes de pluie qui embaumaient la terre. Marie quitta sa chambre et descendit la rue du Moulin jusqu'à la promenade des bords de l'eau. Quelle eau ? Pauvre Goulaine... C'était à présent une rivière moribonde dans un fossé vaseux où même un sans logis aurait hésité à rincer ses chaussettes. Elle passa le lotissement du Grignon où un petit groupe de jeunes buvait de la bière sur la pelouse en écoutant la musique d'un autoradio. Des voitures filèrent sur la route, de retour tardif du travail ou d'un centre commercial. Boulot, Super Eco, dodo... Drôle de commerce triangulaire. Pourquoi ne dansait-on plus aux bords de la Goulaine ?

Le hameau de la Rivière n'avait pas trop changé avec ses maisons simples et ses petites ruelles. Ceux de la Rivière avaient toujours été de fortes têtes. Ils résistaient aux parpaings avec quelques uns des Vallées qui s'obstinaient à cultiver l'osier et à travailler la terre de Loire pour empêcher les maisons d'y venir.

La nuit tombait. Les lotissements sous les arbres étaient pleins de gens, mais la vieille ne les connaissait pas. "C'est étrange, pensa-t-elle, quand il n'y avait personne, je connaissais tout le monde. Maintenant qu'il y a du monde, je ne connais personne." Chacun chez soi, les vaches seront bien gardées. C'est avec des proverbes de la sorte qu'on rend folles les vaches et tristes les gens.

Marie Beurre Blanc ruminait des pensées plus noires que le ciel quand elle revint par la promenade à proximité de la poste. Ce qu'elle vit alors lui sembla tenir du

miracle. De la salle Paul Bouin, sortaient des centaines et des centaines de gens qu'elle n'avait jamais vus. Il y avait des grands-pères et des petits enfants, des parents, des cousines et des tantes, des gamines déguisées en marin et de grandes filles en robes de tulle blanc. Tous riaient et causaient, de fort bonne humeur. Comment s'étaient-ils retrouvés là tous ensemble ? Par quel prodige avaient-ils franchi les murs et les haies de leurs maisons ? Marie Beurre Blanc n'en savait rien. Elle fut simplement heureuse de croiser des gens heureux comme un dimanche au bord de l'eau. Elle regarda la Goulaine dans son fossé et comprit que ses souvenirs étaient plus vivants qu'elle. Un autre monde avait poussé là où elle avait grandi, un autre monde qui s'inventerait des souvenirs nouveaux.

— Allons bon, soupira Marie Beurre Blanc en attaquant la côte du Moulin, ils peuvent bien enterrer la Goulaine puisque moi aussi, il faudra bien qu'on m'enterre. Qu'importe qu'ici soit devenu le dortoir vert de la ville, qu'importe qu'on y dorme, pourvu qu'on y rêve encore.

© Dominique Lemaire
Basse-Goulaine, le 21 Juin 1996.